

cieuses bluettes, primitivement écrites pour les enfants, et d'ailleurs, ainsi que beaucoup d'autres, destinées au même usage, bien trop difficiles pour eux.

Transformées ensuite en images chorégraphiques que M. Rouché présenta jadis au Théâtre des Arts avec un goût raffiné, elles continuent, en suite d'orchestre, à enchanter les grands enfants, qui prennent à ces subtiles illustrations de Perrault ou de M^{me} d'Aulnoy un plaisir extrême.

Les deux mélodies de M. Jos. Jongen, nouveauté du jour, sont toutes deux fort agréables ; je préfère cependant la seconde, *Chanson Roumaine*, d'un rythme franc et particulièrement heureux. Elles furent d'ailleurs admirablement servies par l'art de M. Weynandt déjà nommé.

Il y a entre le titre du poème de C. Franck et l'anecdote que rappelle le programme une piquante analogie. N'était-ce pas lui le « chasseur maudit », embarqué avec G. Pierné dans une harassante « battue aux éditeurs » et n'en rencontrant point qui consentissent à éditer cette œuvre admirable, jugée aussi compliquée qu'obscur ? Que les temps sont changés ! Aujourd'hui son œuvre triomphe sous l'habile direction de son ancien compagnon de chasse, et les éditeurs, infiniment plus lettrés que jadis, sont en outre, on le sait, de fort aimables gens. Jean LOBROT.

Dimanche 19 février. — Tout d'abord le *Concerto grosso en ré* de Haendel, déjà joué il y a quinze jours ; puis M. Weynandt, un ténor belge, si je ne me trompe, chanta un air de l'*Oratorio de Noël* de Bach, l'*Invitation au Voyage* de Duparc, la *Procession* de César Franck. M. Weynandt ne manque ni d'intelligence, ni de musicalité. Signalons cependant qu'il chanta trop lentement l'*Invitation au Voyage*, mais sa voix n'est pas suffisamment timbrée, elle est étendue et habilement conduite. M. Weynandt sera un excellent artiste de concert.

Des ovations unanimes accueillirent M. Alfred Cortot. Pour éviter un *bis*, que la représentation de *Jean qui rit* succédant, à 5 heures, au Concert-Colonne ne permettait pas, on dut faire enlever le piano. Jamais M. Cortot ne joua mieux le *Concerto* de Schumann et les *Variations symphoniques* de Franck ; il donna au premier : tendresse, charme, souplesse de rythmes et ampleur (notamment dans la cadence), et, au second, grandeur et force joyeuse. Quelque faiblesse aux « bois » dans le *Concerto* de Schumann ; à quoi pensait la clarinette à certaine rentrée ?

Une première audition : *Bacchanale*, de M. Roger Ducasse. Cette œuvre symphonique est tirée d'un mimodrame, *Orphée*, joué, en 1914, à Saint-Petersbourg. Elle peint la mort d'Orphée déchiré par les Ménades. De jolies idées se trouvent noyées dans une instrumentation débordante ! Que de bruit ! Que de bruit ! On ne peut en suivre le détail à une première audition, il en subsiste néanmoins une impression de vie et de sauvagerie : M. Roger Ducasse a emprunté aux Russes toute leur richesse de rythmes, leur couleur, il y ajouta même encore, mais tout cela ne surprend plus depuis Stravinsky. Combien je préfère M. Ducasse dans ses œuvres d'émotion, comme la *Sarabande*, que M. Pierné nous fit entendre l'an dernier.

Le Chasseur maudit, un des chefs-d'œuvre de Franck, terminait le concert. M. Pierné le conduisit à la perfection et lui donna l'allure fantastique et mystérieuse qui convient.

Pierre de LAPOMMERAYE.

Concerts-Lamoureux

Quand, dans l'histoire musicale, de grandes influences dominant de façon presque exclusive une époque, ainsi qu'il advint longtemps en France pour Wagner et Franck, vouloir à tout prix s'y soustraire est parfois, pour les compositeurs qui surviennent, un aussi grand risque d'artifice que s'y plier aveuglément. Disciples que l'effroi transforme en rebelles — ou disciples trop dociles — dans les deux cas, insuffisance de vie personnelle. Pour l'individualité véritable, un souci domine tout le reste : De la façon la

plus directe atteindre ce qui se cache en elle de plus profond. Ensuite, exprimer cela sans en rien laisser se volatiliser. En cet unique et double effort devra-t-elle refuser le secours que lui apportent les *formes* qui sont à ce moment plus *naturelles* que toutes les autres ? Indépendance illusoire. Plus tard et peu à peu, le temps fera le triage — rejettera dans l'ombre les imitateurs — isolera au contraire glorieusement ceux qui, grâce à la « génialité » autour d'eux diffusée, se sont reconnus et ont pris possession d'eux-mêmes.

La magnifique interprétation que M. Paray a donnée de la *Symphonie en si bémol* de Chausson incitait à de telles remarques. Ce que cette symphonie doit à Wagner et à Franck est reconnaissable ; mais jamais l'influence exercée ne s'y dégrade en principe de mensonge. Partout, au contraire, affleure et se déploie une vie libre, passionnée, et qui en son essence est irréductible à toute autre. Un chant continu — constamment proche des sources — et tour à tour implorateur et hautain, se transmet de tels instruments à tels autres ou triomphe en une véhémence unanime. M. Paray a mis en évidence tout cela avec une robustesse et une subtilité qui suscitaient en quelque sorte chacune des inflexions mélodiques par leur perpétuelle équivalence aérienne.

M. Boucherit exécuta avec délicatesse un *Concerto* pour violon et orchestre. Œuvre de demi-caractère et qui ne donne du génie de Haydn qu'une image très incomplète. Si cependant elle fut choisie, ce fut, sans doute, parce que le manuscrit en fut récemment découvert dans les archives de la Maison Breitkopf.

Après une somptueuse interprétation de la *Péri* de Dukas, furent joués *Quatre Poèmes* pour chant et orchestre, œuvre remarquable que l'*Intermezzo* de Heine a inspirée à Guy Ropartz. La couleur générale n'y devient sensible que peu à peu, comme si en devaient être saturés un à un les divers éléments orchestraux et les multiples modalités de la voix humaine. Lentement ainsi — et puissamment — est suggérée une impression de ténèbres, et de ténèbres injustement maudites. Quelque chose d'oppressif, d'opaque et de spectral. M. Panzera sut exprimer cette prise de possession d'un être par la mort, — et par une mort que les autres hommes redouteront de venir pleurer.

Le concert se termina par la *Fantaisie* pour violon et orchestre de Gaubert, œuvre brillante et aisée, parfois un peu superficielle, et par la brillante et opulente *Fantaisie* sur des chansons russes, de Rabaud. Joseph BARUZI.

Concerts-Pasdeloup

Honneur à nos amis belges, dont M. Rhené-Baton fête si judicieusement l'école musicale. Il est vraiment à regretter qu'un plus grand nombre d'auditeurs n'eût pas été attiré par un programme qui ouvrait à leur attention de nouvelles perspectives.

Tout d'abord, cependant, nous saluâmes une ancienne connaissance : la *Fantaisie pour orchestre*, écrite par le regretté Guillaume Lekeu sur deux airs angevins, qui compte actuellement trente années d'existence et fut exécutée au Concert-d'Harcourt, sous la direction de Vincent d'Indy, en 1894, œuvre charmante où chante une idylle, où vibre la passion, et dont les sonorités offrent une sympathique saveur.

De M. Léon Du Bois, directeur du Conservatoire royal de Bruxelles, où il succéda à Edgar Tinel, nous eûmes le regret de n'entendre que deux mélodies, de haute valeur assurément : *Les Kerel*, à la robuste allure, extraits des *Chansons de Flandres* de Camille Lemonnier, et le *Soir religieux*, empreint d'un profond mysticisme. Puisse leur succès nous valoir la présentation d'importants fragments de ses autres ouvrages, la *Mort* ou *Édénie* tout d'abord !

M. Charles Scharès, professeur au Conservatoire de Bruxelles, joua lui-même un *Concerto* pour piano dont la deuxième partie nous a semblé la meilleure ; œuvre inégale sans doute, mais remplie d'ardeur et de poésie.